

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7^e - (1) 45 51 34 14

Rencontre à Moscou



Comme mon célèbre collègue Claude Lévi-Strauss je hais les voyages, de plus j'ai quatre-vingt-cinq ans. Pourtant le mois dernier j'ai quitté la Bretagne où mes rosiers préférés allaient fleurir, afin de venir prendre à Paris un avion pour Moscou : parce que, à Moscou, les anciens forçats du goulag soviétique organisaient, du 19 au 22 mai, leur première rencontre officielle, et qu'ils avaient pensé à y associer les survivants et survivantes de la résistance à Hitler, celle des camps qui lutta pour la survie en déchiffrant les ruses des bourreaux et en les diffusant, ou en écrivant des poèmes.

Grâce à Jean-René Chauvin (un ancien de Mauthausen, Auschwitz et Buchenwald), à Hélène Chatelain*, et aux Éditions du Seuil, quelques survivants et survivantes des camps hitlériens furent alertés à temps et pour représenter Ravensbrück nous fûmes trois : notre camarade Éliane Berthomé venue de Quimper, Anise Postel-Vinay et moi.

A Moscou nous avons aussitôt essayé d'avoir des nouvelles de nos camarades russes mais nous n'avons pu en retrouver qu'une seule. Elle était arrivée à Ravensbrück comme moi, en octobre 1943, c'était donc une 23 000. A la libération du camp, elle ne connut que 24 jours de liberté et fut envoyée dans le goulag pour 10 ans. Ce fut le cas aussi de quelques survivants d'Auschwitz car

Germaine Tillion

* Hélène Chatelain a traduit l'auto-biographie de Ekaterina Olitskaïa, *Le sablier*, Éd. Deux-Temps, Paris, 1971. Elle prépare en ce moment, à Moscou, un film sur la vie de cette femme qui, arrêtée à 17 ans, a passé cinquante ans dans le goulag.

(suite p. 4)

Et Dieu ? demandent parfois des adolescents

Il y a plusieurs mois, Geneviève Thieuleux lançait dans *Voix et Visages* une enquête : Dieu dans les camps de concentration nazis. Lors de causeries précédant le Concours de la Résistance et de la Déportation, des élèves m'ont parfois, *en a parte*, posé la même question.

Dans un Kommando où un même combat avait réuni agnostiques, athées, chrétiennes de conviction ou de tradition, tout cheminement intérieur fut possible et toute réponse ne peut être que subjective.

En ce qui me concerne l'univers concentrationnaire a conforté ma foi en Dieu et en la valeur d'une éducation religieuse. Dès l'instant de mon arrestation les dogmes et les rites du catholicisme m'ont apporté un réconfort. Attribuer à un secours surnaturel et non à une décharge d'adrénaline la présence d'esprit qui dicte d'emblée les bonnes réponses, c'est déjà ne plus se sentir seule. Et nous sommes beaucoup à avoir connu l'apaisement né de la récitation du chapelet durant l'attente, avant, pendant et après l'interrogatoire.

Emprisonné en 1944, Malraux écrit "La Bible ne tient pas dans ces moments". Sans doute parce que le secours ne vient pas du livre qui est récit, traduction, mais du rythme, celui des litanies, des prières qui calment l'inquiétude. Avec les poèmes profanes, images et sentiments font irruption dans la conscience, alors que l'angoisse est comme anesthésiée par le retour de formules familières. Ce fut le cas sous les bombardements de Sarrebrück en juillet 1944. Enfermées dans une baraque qui oscillait à chaque déflagration, sans arrêt, à voix haute, nous avons récité le chapelet.

Mais à ma connaissance, dans notre Kommando de Beendorf regroupant environ trois cents Françaises et un nombre plus considérable d'étrangères, nous n'avons jamais prié en commun. Rapportés par Bernadac dans *Kommandos de femmes* les récits de deux compagnes de chambrée m'ont appris qu'elles célébraient ensemble un office dominical. Je n'en ai jamais rien su. Moins averties que nos aînées, désarmées par notre méconnaissance de l'allemand, notre groupe de cinq ou six

étudiantes – souvent réquisitionnées le dimanche – n'aurait pu trouver ni le temps, ni l'isolement nécessaire à de telles réunions.

Cependant, durant les moments de détresse, face au froid, au manque de sommeil surtout, le dogme de la communion des saints m'a été un appui. Ainsi, alors que mes yeux se fermaient durant le long parcours à travers les galeries de mine, une pensée m'a souvent aidée : celle des religieuses se levant dans la nuit pour gagner leur chapelle et la certitude que leurs prières m'environnaient. La légende Dorée aurait attribué à cette intercession le rêve quotidien qui m'attablait chaque nuit devant un bol de chocolat. J'y verrais plutôt le pouvoir de l'imagination sur les facultés de survie.

Avec Dieu, interlocuteur tour à tour prié, questionné, invectivé, je me souviens avoir poursuivi un dialogue semblable à celui de Don Camillo avec le Christ. Jour après jour j'attendais des réponses qui parfois semblaient me parvenir. Remise en question ou élan vers le surnaturel face à l'inconcevable réalité, il y avait là un saut hors de l'isolement ou de la vie communautaire. Ainsi dans ce quotidien où notre passé, nos projets tant de fois évoqués étaient devenus un fonds commun, la vie intérieure ménageait-elle un espace de liberté. Irréalisables d'ailleurs, des prières dites en commun auraient-elles eu le même pouvoir libérateur ? Rappel douloureux du passé, de telles réunions n'auraient-elles pu ébranler la cohésion du Kommando où des engagements différents se cotoyèrent sans jamais s'affronter ?

Durant les tout derniers jours où la mort semblait inéluctable, il était assurément plus facile de lui faire face pour qui avait appris à se considérer comme un être unique placé sous le regard de la Providence. C'est dans mon souvenir, ce sentiment qui aida Mère Élisabeth – supérieure à Lyon de Notre-Dame de la Compassion – notre compagne quelques semaines durant, à supporter le déguisement masculin qui lui fut imposé par les SS de Sarrebrück. Mais c'est tout son être, mû par son engagement religieux, qui la poussait durant notre "quarantaine" à Ravensbrück, à glisser tantôt à l'une, tantôt à l'autre, quelles que

(suite p. 2)

HISTOIRE DE HANS PLEIBER, KAPO A ELLRICH

Un de nos camarades, Joseph Jourderen, dont nous avons publié en Suite de Wannsee "Les enfants juifs d'Ellrich" dans le numéro de janvier-février 1992 de "Voix et Visages", nous a aussi communiqué ce témoignage d'un marin allemand "respectueux des traditions"...

Fin mars 1944, en compagnie de quatre camarades français, j'attendais, au garde à vous, la fin de l'appel du matin, et d'être désigné pour un nouveau Kommando, le commandant nous ayant informés que des Juifs devaient nous remplacer dans le marais où nous avions travaillé quatre jours, y laissant un tiers du Kommando.

En attendant la fin du comptage, et du, ou plutôt des recomptages, nous bavardions ensemble, lorsque, tout à coup, du groupe de trois Kapos qui se promenaient devant notre rang, se détacha un Kapo portant le triangle noir. Ce triangle était réservé aux Allemands et aux Autrichiens qualifiés d'associaux et aux saboteurs. Le Kapo s'avança vers nous, et s'arrêta devant moi et, m'interpellant en bon français, me dit : "Tu as l'accent brestois, d'où es-tu ?" — "De Brest, précisément", lui dis-je. "Alors, tu viens dans mon Kommando !" C'était péremptoire, et, en toute hypothèse, je n'avais aucun moyen de m'opposer à son souhait. Ça pouvait être tout bon, ou tout mauvais. Peut-être aimait-il les Brestoises, et c'était tout bon, ou ne les aimait-il pas, et c'était alors tout mauvais.

Mais ce fut tout bon ! L'appel terminé, je fus dirigé avec les autres membres du Kommando, qui ne comprenait que des Allemands et des Tchèques, vers une remise, où on me donna une barre à mine, puis nous partîmes vers la sortie du camp, franchîmes la porte, et, encadrés de six *Posten*, et accompagnés de deux *Meister* civils, qui avaient largement dépassé les 70 ans, nous nous dirigeâmes vers la colline qui dominait le camp. Arrivés là-haut, les *Posten* s'éloignaient de plus de cinquante mètres, déposaient leur fusil à terre et tapaient des pieds et des mains pour se réchauffer, tandis que les deux *Meister* venaient remettre deux boules de pain à Hans

qui les partageait très équitablement entre nous. Puis, ils se mettaient à hurler leurs interminables "*Los, los, Mensch; Arbeit, Arbeit!*", sans doute pour prouver aux S.S. du camp qu'ils tenaient bien en main les *Stücke* du Kommando "Construction de la route". C'est du moins ce qu'indiquait la pancarte que le Kapo montrait à la sortie et à la rentrée au camp. Mais, nous, les *Stücke*, sur l'ordre du Kapo, on se divisait en deux groupes, l'un qui tapait de temps en temps sur les barres à mine, à l'aide de marteaux, et l'autre qui se réchauffait autour d'un brasero, que les *Meister* n'osaient pas approcher. Car nous étions censés faire sauter la colline ! D'après Hans, qui est devenu un excellent ami, hélas ! mort en 1982, la route n'a jamais été construite. Mais revenons à notre Kapo.

Avant la guerre, Hans était ingénieur mécanicien à Hambourg. Il avait accompli son service militaire dans la Kriegsmarine, pendant lequel, n'étant pas particulièrement militariste, il n'était devenu que quartier-maître. Puis, il était revenu à ses activités civiles : une entreprise de mécanique générale qu'il dirigeait avec son père. Vint la guerre ; mobilisé à l'arsenal de Hambourg, il était désigné, en octobre 1940, après la défaite de la France, pour l'arsenal de Brest, où, devenu second-maître, il était chargé de la réparation des sous-marins.

Hans se plaisait très bien à Brest, malgré, dit-il, le froid qu'il sentait dans la population à l'égard des Allemands. Il parcourait la campagne à ses heures de loisir, achetant des œufs dans une ferme, du lait plus loin, et du lard quand il en trouvait. La vie rêvée quoi ! En plus, il apprenait le français ! Tout alla très bien ainsi, jusqu'en mai 1942. Convoqué alors à la Préfecture Maritime, siège de la Kriegsmarine, à Brest, il est reçu par l'Amiral en personne, qui lui dit qu'il n'a que des félicitations à lui faire car ses chefs sont particulièrement contents du travail qu'il accomplit à l'arsenal : les sous-marins sont réparés par son équipe en temps et en heure, ses contacts avec les ouvriers français et étrangers sont bons, et sa connaissance de la langue française facilite les choses. Mais il y a quelque chose qui tracasse l'Amiral. Comment se fait-il que lui, Hans, qui est ingénieur, n'a que le grade de second-maître ? Hans, plutôt embarrassé, lui répond que ça s'est fait comme ça : que pendant son service militaire on ne lui a rien demandé, et que lui non plus n'a rien fait pour. L'Amiral continue sa série de félicitations et lui annonce que, compte tenu des responsabilités de Hans il a décidé de demander à Hambourg, siège du Grand Amiral, la nomination de Hans au grade de Lieutenant de Vaisseau. La patrie lui doit bien cela. Garde-à-vous de Hans, demitour, et retour à l'arsenal où, en marin respectueux des traditions, Hans commence par arroser ses futurs galons avec ses camarades. Un

mois se passe sans nouvelles. Début juin, Hans est à nouveau appelé à l'Amirauté, et avant d'y aller, arrose à nouveau ses futurs galons, car de quoi d'autre voulez-vous qu'il s'agisse ? Ses camarades lui rappellent de passer à la cantine au retour et de ne pas oublier d'acheter quelques bonnes bouteilles ! Ce qu'il promet, bien entendu !

A la Préfecture Maritime, ce n'est pas l'Amiral qui le reçoit, mais son ordonnance, un peu pâle, un rien gêné... Il explique à Hans que l'Amiral aurait bien voulu le recevoir lui-même, mais qu'il est parti en inspection. Quant à lui, l'ordonnance, il a la triste prérogative d'annoncer à Hans qu'il est arrêté ! Là-dessus, une porte s'ouvre, deux civils pénètrent dans la pièce, et passent des menottes à l'ingénieur. Puis, ils lui expliquent patiemment que l'étude de son dossier de demande de nomination a permis aux services de sécurité du Reich de s'apercevoir que la mère de Hans était tzigane ! — "Mais, dit Hans, ma mère est morte depuis cinq ans, et mon père n'est pas tzigane !" — "Ça ne fait rien, répliquent les gestapistes, le Führer a décidé que tous les tziganes, et leurs descendants, étaient des sous-hommes, et a ordonné de les rassembler dans un camp". Et c'est ainsi que Hans Pleiber était devenu Kapo à Ellrich. Pour comble d'ironie, lui qui devait passer officier dans la Kriegsmarine parce qu'il travaillait bien, se voyait affublé du triangle noir des saboteurs. C'est ce qu'il fit, d'ailleurs, peu après, quand il devint Kapo à Woffleben où il fut cassé, passa très près de la potence, et finit simple *Häftling* (détenu), à Sachsenhausen.

J. Jourderen
38 414. KL. Bü

L'Amicale des anciens déportés de BUNA-MONOWITZ a entrepris d'ériger un monument commémoratif au cimetière du Père Lachaise. Actuellement les subventions reçues couvrent près des deux-tiers du montant indispensable et l'Amicale lance un appel pressant à tous ceux qui pourraient participer à la construction de ce monument.

Les dons sont à adresser à l'Amicale, 18, rue Marbeuf 75008 Paris, les chèques bancaires ou postaux devront être libellés : "Amicale de Buna-Monowitz".

Et Dieu ? demandent parfois des adolescents (suite de la p. 1)

fussent ses croyances, une tranche de pain prise sur sa ration : "Ne me remerciez pas petite, à mon âge on n'a jamais faim".

Proche de Mère Elisabeth dans mon souvenir, il y a Marilou qui, durant la semaine où elle fut employée à la cuisine, m'apporta chaque soir, brinquebalant sous sa robe, au mépris des fouilles, une boîte remplie de soupe : "Il ferait beau voir, disait-elle, qu'Hitler empêche une stéphanoise d'en aider une autre !".

Car la force de l'âme et l'oubli de soi s'enracinaient dans des engagements divers antérieurs à l'enfermement et vécus différemment selon chacune.

Marie-Suzanne Binétruy

Nous félicitons deux de nos camarades écrivains dont les ouvrages ont été couronnés par l'ACADÉMIE FRANÇAISE au titre des "Prix d'Histoire générale 1992" :

● Béatrice de Toulouse-Lautrec

*J'ai eu vingt ans à Ravensbrück
La victoire en pleurant*

Éd. Perrin, 1992 (1^{ère} édition sous le titre *La victoire en pleurant* France-Empire, 1981)

● Éliane Jeannin-Garreau

*Ombre parmi les ombres
Chronique d'une Résistance (1941-1945)*

Muller Éditions, 1991. C'est dans le n° 227 de *Voix et Visages* que Jeannette l'Herminier a publié l'analyse - compte rendu du témoignage de sa camarade de déportation.

MICHELLE MCLENNAN



Michelle m'avait appelée le matin, au téléphone, m'exprimant sa tristesse d'avoir à vivre un nouveau jour anniversaire de la mort de son fils unique, terrassé par une attaque, à 46 ans, en 1985. Étrange coïncidence, le même soir, vers 19 heures,

une même attaque la plongeait dans un coma profond dont elle ne sortirait pas, avant de nous quitter définitivement trois jours plus tard.

En 1983 elle m'avait demandé de lui remettre, au consulat de France, à Genève, la rosette de la Légion d'Honneur. Comme nombre d'entre nous elle éprouvait quelque réserve à parler des services autrefois rendus par elle à la France. Pour pouvoir la présenter j'avais dû avoir recours au livre *L'Arche de Noé* de son chef de réseau, Marie-Madeleine Fourcade. Le réseau "Alliance" au sein duquel Michelle devint "Colibri", selon le roi Georges VI et le général de Gaulle, fut un des plus importants services de renseignements sous l'occupation. Grâce à lui parvinrent, entre autres, aux Alliés, des renseignements aussi précieux que l'existence des armes secrètes, l'emplacement de leurs rampes de lancement, la carte des plages du débarquement du 6 juin. Michelle devint l'agent de liaison de Georges Lamarque, alias Pétrel, qui assumait alors la direction du service radio. Sous ses ordres elle mettait en place radios, postes émetteurs, codes et était chargée du courrier inter-secteur de tout le réseau, plus spécialement en zone sud. "Avec son large sourire, son teint superbe, son élégance discrète et raffinée, Colibri méritait bien son nom. Elle semblait inégalable pour éparpiller une cargaison".

La Gestapo hélas ! veillait. Le 3 février 1943, dans une souricière tendue au n° 15 de la rue Neuve à Lyon, Colibri est arrêtée ainsi que plusieurs membres du réseau : "A son tour, en même temps que Souris, elle est soumise à la torture. Barbie, chef de la Gestapo de Lyon, est assisté de sa maîtresse qui le pousse à raffiner les brûlures de cigarettes sur les seins, les décharges électriques le long des corps nus des jeunes femmes. Elles ne diront rien, jamais rien." Commence alors le calvaire des prisons : Montluc, Chalons-sur-Saône, Fresnes. Transfert en Allemagne à Hoffenburg. Après un an de secret elles seront jugées, en 1944, à Freiburg, par la Haute Cour de Berlin : "Elles iront fermes et droites vers le tribunal militaire qui les condamnera à mort tout en leur rendant hommage. Les officiers allemands adresseront eux-mêmes à Hitler le recours en grâce qu'elles avaient refusé de signer." Hitler ayant refusé d'accorder la grâce on les dirige alors vers les prisons de Karlsruhe, de Gottessel, de Kollsburg et enfin vers le camp de concentration de Ravensbrück.

La dernière décennie avait vu la santé de Michelle se détériorer de façon manifeste.

Elle ne participait plus aux réunions mais restait toutefois avide de nouvelles concernant ses amies de l'ADIR. Un seul lien la rattachait encore à la vie : son affection pour Alex, son mari, affection qu'il lui rendait bien à en juger par la tendre sollicitude avec laquelle il l'a entourée ces dernières années. Michelle est maintenant dans la paix. Nos pensées se tournent vers Alex que nous assurons de notre fraternelle compassion.

Noëlla Rouget

* * *

UN ANNIVERSAIRE...

Comme chaque année, le 12 mai, l'université Jean Moulin de Lyon a rappelé le souvenir de notre compagne Hélène Røderer morte à Ravensbrück en mai 1945.

C'est dans une salle qui porte le nom d'Hélène, que nous nous sommes réunis autour de Madame Demazière, doyen de la faculté de lettres et de Monsieur La Ferrière, doyen honoraire, pour écouter avec beaucoup d'émotion Marie-Suzanne Binétruy rendre hommage à celle qui fut, comme elle, étudiante lyonnaise déportée pour faits de Résistance, à travers le récit des derniers jours dramatiques de Ravensbrück écrit par Marie-Claude Vaillant-Couturier.

Nous reproduisons ci-après ce témoignage poignant.

Jacqueline Fleury

Je n'ai malheureusement connu Hélène Røderer que quelques jours avant qu'elle ne s'éteigne, dix jours après la libération du camp par l'armée soviétique. Mais je pense que c'est encore lui rendre hommage que de rappeler les conditions dans lesquelles se trouvaient les déportées de Ravensbrück en cette fin d'avril 1945.

J'ai pu sauvegarder les notes que je prenais en secret durant les derniers jours du camp. Je crois qu'il suffit de transcrire simplement les plus significatives :

- 31 mars 1945. On attend une Commission de la Croix Rouge Internationale. Instructions de Binz (la chef SS du camp) pour la visite de la Commission : "Il faut laisser ouvertes les fenêtres qui n'ont pas de carreaux et enfermer les "Schmuckstücks" dans les WC." (Schmuckstücks, c'est le nom ironique que les SS donnaient, à Ravensbrück, aux loques humaines à qui la faim et les souffrances avaient fini par ôter toute dignité).

- 1^{er} avril. Hier, des malades graves sont parties pour la chambre à gaz et aujourd'hui, on touche pour elles de l'ovomaltine pour Pâques !

- 15 avril. Les rats ont à nouveau mangé la figure des mortes dans le Waschraum.

- 20 avril. L'Oberschwester (la responsable SS du Revier) arbore depuis ce matin un brassard de la Croix-Rouge !!

- 22 avril. Au Revier on inscrit les Françaises malades pour un transport de la Croix-Rouge et les tuberculeuses pour les gaz (16 femmes ont été prises au block 10).

Une colonne de 15 ambulances danoises a emmené 200 malades. A la nuit tombante une seconde colonne de 20 autobus de la Croix-Rouge suédoise est parvenue au camp.

- 23 avril. 800 femmes sont parties dans les autobus.

- 25 avril. Le deuxième transport des Françaises malades est parti pour la Suède.

- 28 avril. Une voiture de la Croix-Rouge est venue à la nuit tombante et a emmené 26 malades. D'autres devaient venir prendre le reste des Françaises, Belges, Hollandaises et Polonaises, mais elles n'ont probablement pas pu passer, le front étant déjà trop près. Tout le ciel est illuminé après chaque détonation.

- 30 avril. Avant de partir le commandant a dit de faire une grande fosse pour enterrer les mortes (puisque le crématoire ne fonctionne plus), de reboucher la fosse proprement et de mettre une croix dessus, "Damit es anständig aussieht" (pour que cela ait un aspect convenable). C'est à mourir de rire d'entendre ça de sa bouche quand on pense qu'il y a 8 jours on a encore gazé.

Nous avons été au camp des hommes où nous avons trouvé un spectacle déchirant : il y avait 800 dont 400 morts et mourants, couchés pêle-mêle et le reste ne vaut guère mieux.

Beaucoup de Français. Ils sont sans eau depuis 8 jours, meurent de soif et de faim. C'est simplement atroce. Ils n'ont plus l'air d'hommes mais de fantômes hagards. La souffrance les a rendus fous. Personne, personne ne pourra se représenter cela, on ne pourra pas nous croire. Nous allons faire notre possible pour leur venir en aide.

La Croix-Rouge suédoise n'ayant pas pu revenir avec des ambulances, le docteur Adélaïde Hautval et moi sommes restées avec nos 14 malades françaises et près de 400 Français. Malgré l'aide du personnel sanitaire de l'armée soviétique, ils étaient dans un tel état qu'un grand nombre a continué de mourir. Parmi eux, malheureusement, Hélène Røderer.

Si je raconte les derniers jours de Ravensbrück en pensant à elle, c'est pour qu'aujourd'hui on se souvienne des crimes nazis, de l'extermination par tous les moyens, y compris la chambre à gaz. C'est contre l'occupation de notre pays et contre un régime capable d'accomplir de tels crimes qu'Hélène Røderer et tant d'autres ont lutté jusqu'au sacrifice de leur vie.

Je garde un souvenir bouleversant d'Hélène Røderer, de son courage, de la dignité qu'elle a eu jusqu'à la fin. Jamais je n'oublierai le lumineux regard de ses yeux bleus, ni le regret déchirant de n'avoir pas pu la sauver.

Elle avait 24 ans.

Marie-Claude Vaillant-Couturier

DEUX CHARMANTS ROMANS ANGLAIS à lire en vacances

Pourquoi en recommander la lecture ?

Parce que les deux héroïnes qui sont au centre de ces récits ont toutes deux atteint l'âge de nombreuses anciennes déportées ou internées qui lisent *Voix et Visages*. Et la manière personnelle – et très anglaise – dont elles décident, l'une et l'autre, de terminer leur existence, est évoquée, avec beaucoup de talent, par deux femmes écrivains, bien connues en Grande-Bretagne et au-delà.

Mrs Palfrey* est une veuve qui a dépassé "un certain âge" et que ses forces déclinantes contraignent à habiter une "résidence", en fait un hôtel londonien qui, n'ayant guère de clientèle en hiver, accepte d'avoir quelques pensionnaires à l'année. Ceux-ci forment une communauté restreinte de gens qui n'ont guère d'affinités mais que leurs petites ou plus grandes misères réunissent. Et la vie est bien monotone, à l'hôtel Claremont !

La fille de Mrs Palfrey, peu chaleureuse par nature, l'a poussée à cette solution. Elle habite la campagne, en Écosse, est trop occupée, dit-elle, pour rendre visite à sa mère. Mais elle a assuré que son fils, étudiant à Londres, viendra souvent voir sa grand-mère qui, d'ailleurs, s'était beaucoup occupé de lui dans son enfance.

Mrs Palfrey a imprudemment annoncé cette visite à son entourage cancanier. Mais hélas, le temps passe, et nul ne voit poindre ce petit-fils qui éveille la curiosité de ces retraités qui s'ennuient. Leurs continuelles questions avivent la blessure qu'elle ressent dans son cœur, et, en outre, l'humilient. Elle tricote pour l'ingrat un pull-over, et le termine sans qu'il se montre. Tant et si bien qu'ayant fait un jour une chute dans la rue et ayant été relevée, et accompagnée à l'hôtel, par un charmant jeune homme, elle laisse croire qu'il s'agit de son petit-fils. C'est un étudiant, lui aussi fort

sympathique mais apparemment peu fortuné, à qui Mrs Palfrey voudrait témoigner sa reconnaissance. Un peu honteuse, elle lui avoue son stratagème qu'il prend pour une bonne blague. Il accepte d'entrer dans son jeu, de venir la voir, de sortir avec elle ; elle lui donne le pull-over ! Il n'est pas intéressé et se prend d'affection pour cette vieille dame solitaire dont il étudie, cependant, les réactions avec curiosité. Et voilà comment Mrs Palfrey s'est inventé un petit-fils à son goût !

Bien sûr, les quiproquos vont naître surtout lorsque la fille de Mrs Palfrey, inquiète pour la santé de sa mère – et aussi pour l'héritage – envoie son fils aux nouvelles... La manière fine, drôle et cruelle dont l'auteur a décrit le petit monde de l'hôtel Claremont, évoqué le caractère des uns et des autres, rend ce livre très attachant.

*

* *

L'héroïne de *Toute passion abolie*** est une dame de la haute société anglaise tout comme l'auteur, du reste, qui a certainement plus observé que romancé.

Lady Slane devient veuve à 88 ans d'un diplomate en vue, qui fut même vice-roi des Indes. Nous sommes alors dans les années 30. Cette vieille dame, née au milieu du 19^e siècle s'est toujours pliée aux rites de son entourage sans jamais s'affirmer ; sa "bonne éducation" l'avait formée très tôt à s'effacer devant les membres de sa famille, plus tard devant son époux.

Beaucoup envient sa vie brillante et apparemment si comblée puisqu'elle aimait et admirait un mari qui le lui rendait, dont elle a eu six enfants ; outre ses hautes fonctions, il était auréolé de nobles qualités et spirituel. Cependant la docilité, la façon impeccable dont Lady Slane accomplissait les devoirs attachés à son rang social, ses sourires, cachaient une nostalgie très secrète, qui va soudain jaillir et surprendre les siens.

Après les funérailles – à Westminster, s'il vous plaît – de Henry Holland, premier comte de Slane, ses six enfants, tous sexagénaires sont réunis en conseil de famille dans la vaste et luxueuse maison que Lady Slane ne pourra garder, l'ex vice-roi ayant passablement ébréché sa fortune. Cette réunion au cours de laquelle se manifestent chez les quatre aînés l'esprit de caste, les préjugés, le souci des apparences, est décrite avec beaucoup de malice et d'humour, par Vita Sackville-West. Elle n'est pas sans évoquer les tableaux de William Hogarth, ce peintre des mœurs anglaises du 18^e siècle et son sens de la caricature morale. Ils discutent donc tous des séjours que leur mère devra faire tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, de la pension qu'elle pourra leur payer... "Mère est merveilleuse, mais elle n'est pas une femme de tête"... leur phrase favorite.

Cependant, leur merveilleuse mère repousse avec une douce fermeté les décisions qu'ils ont prises sans même la consulter. Elle déclare qu'elle a l'intention de louer, à Hampstead, près de Londres, une petite maison entourée

d'un joli jardin, d'y vivre seule avec sa fidèle gouvernante française qui l'a servie toute sa vie et qu'elle n'a besoin d'aucune autre aide !

A ses enfants plus que déconcertés, à leurs objections inquiètes et quelque peu scandalisées, elle explique calmement :

"En fait, je me suis trop longtemps préoccupée de l'opinion des autres, j'ai droit à des vacances. Si on ne se fait pas plaisir à mon âge, quand le fera-t-on ?"

Et c'est effectivement dans une petite maison de banlieue aperçue trente ans plus tôt et qui l'avait séduite, maison qui semblait l'attendre, qu'elle s'installe. Refusant les visites familiales, elle ne reçoit que le propriétaire de la maison et le menuisier qui l'aménage, deux personnages pittoresques qu'on dirait sortis de l'univers de Dickens et dont elle aime le naturel et les qualités de cœur. Assise dans le vieux jardin aux pêcheurs en espalier, elle revoit sa vie passée, médite sur sa vocation de peintre refoulée, sur ses élans brimés, ses rêves lointains. Elle sent qu'elle s'affaiblit, mais il va lui arriver encore quelques aventures surprenantes !

Avouez que décider de "vivre sa vie" à 88 ans, ce n'est déjà pas banal !

Anne Fernier

* Elisabeth TAYLOR, *Mrs Palfrey, Hôtel Claremont* (Rivages), 1991 (pour la traduction française).

** Vita SACKVILLE WEST, *Toute passion abolie* (Salvy), 1991 (pour la traduction française).

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Tania Roux-Boulubache (27 071) fait part de la naissance de son cinquième petit-enfant, Anne Dubernard, le 21 avril 1992, à Tours.

DÉCÈS

Nous regrettons le décès de nos camarades :

Louise Yen, née Lenoir (35 238), de Paris, le 19 avril 1992 ;

Michelle McLennan, de Suisse, le 7 mai 1992 ;

Yvonne Bocognaco (44 794) de Nice, le 16 mai 1992 ;

Eugénie Rosselot, de Six-Fours-la-Place.

Pascale Chabany décédée le 12 avril 1992 était la fille de notre camarade Josette Guillaume (27 395) de Vic-le-Comte, décédée le 8 janvier 1992.

Notre camarade Paulette Hourdin d'Alfortville a perdu sa mère le 18 mai 1992.

*

* *

Erratum – Par suite d'une regrettable erreur, nous avons fait part du décès de notre camarade Marthe Scheibel ; il fallait lire : Marthe Scheibel, d'Illkirch-Grattefeustaden a perdu son mari.

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ

N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY IMPRIMEURS - (1) 42 60 37 37 - PARIS 6

Rencontre à Moscou (suite)

M. Vilenski, écrivain et organisateur de la rencontre, a vu, de ses yeux, à la Kolima des déportés avec leur numéro d'Auschwitz tatoué sur le bras. Dans certains de ces camps, il est arrivé que 90 pour cent des détenus mouraient dès la première année.

Comme tous ceux et celles qui ont perdu des proches dans les camps j'ai toujours l'obsession de retrouver des archives de la période nazie, et c'est aussi le grand souci de mes amis Pierre-Serge Choumoff et Anise Postel-Vinay, – qui ont pu, l'un et l'autre (Pierre-Serge parle russe) prendre contact avec des archivistes et des historiens de l'empire soviétique et amorcer ainsi une coopération. On ne prépare pas l'avenir sans éclaircir le passé.

Germaine Tillion